

# THIRIA

Maud Thiria

*De ton vivant*

*Carnet de résidence*

RÉCIT<sup>®</sup> CHAZELLES,

RÉSIDENCE D'AUTEURS

& LABORATOIRE



L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le Crem (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteurs » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant intitulé Récit'Chazelles articule création littéraire, médiations culturelles et recherche.

<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr>

— *Une résidence dans un lieu historique  
au cœur d'un village mosellan*

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire à travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiation (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiation sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel sur le site Récit'Chazelles). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

— *Un laboratoire hors les murs : Université/Cité*

Depuis 2016, ce dispositif hybride unique en France créé par Carole Bisenius-Penin (Professeure des Universités) et dirigé, depuis mai 2025, par Audrey Alvès (Maîtresse de conférences) associe un dispositif culturel consacré à la littérature contemporaine permettant à des écrivains invités de mener à bien un projet d'écriture et une unité de recherche dédiée aux travaux scientifiques portant sur les médiations et la création littéraire. Accueilli au musée de Robert Schuman (Maisons des Illustres, Label du Patrimoine Européen) par le directeur du site Laurent Thurnherr, Récit'Chazelles est issu du partenariat entre le Crem (Université de Lorraine) et le Conseil départemental de la Moselle, avec l'appui de la Drac Grand Est et de la Région Grand Est. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités des chercheurs, en interaction directe avec l'environnement socio-économique et culturel transfrontalier afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité.

<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr/a-propos-recitchazelle/>

— *Une création partagée*

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en œuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs.

## *De ton vivant*

Ce projet, intitulé *De ton vivant* s’inscrit dans une démarche poétique intime ancrée dans les origines lorraines de Maud Thiria. L’autrice souhaite y dresser un portrait de son père au moment même où il disparaît, dans une écriture adressée, de son vivant.

Elle ne cherche ni à commémorer après la mort, ni à décrire la maladie, mais à célébrer ce qui constitue profondément cet être. Le texte met en lumière les « petites terres » qui façonnent son père et leur relation. Maud Thiria souhaite ainsi faire émerger une parole tournée vers la lumière, capable de traverser les êtres et les choses.

Dans l’héritage familial, notamment celui de son arrière-grand-père maître verrier, elle inscrit ce geste dans une forme de résistance poétique. Le projet vise à diffuser, à travers ce livret, une lumière plus large, portée par la langue et la pensée, capable de toucher chacun et de raviver ce qui, en nous, demeure vivant.

Ce recueil contient à la fois des chroniques poétiques réalisées par Maud Thiria et des textes composés avec les divers publics de la résidence dans le cadre d’ateliers d’écriture.

### — Auteurs accueillis en résidence :

2016 : Jacques Jouet  
2017 : Jean Portante  
2018 : Nathalie Man & Loïc Demey  
2019 : Fabienne Jacob  
2020 : Julien Thèves  
2021 : Julia Korbik  
2022 : Donatien Garnier  
2023 : Fabienne Swiatly  
2024 : Milène Tournier  
2025 : Maud Thiria

### — Partenaires :

DRAC Grand Est, Région Grand Est, le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme, la librairie Autour du monde, l’Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz), l’Institut français de Luxembourg, l’Institut Goethe (Nancy), Le Domaine Les Béliers (Ancy-Dornot), l’Office National des forêts, la Bibliothèque universitaire (Saulcy, Metz), la Bibliothèque municipale (Scy-Chazelles), la Bibliothèque de Courcelles-Chaussy, la Médiathèque Jean Morette d’Amnéville, le Musée de la Cour d’Or (Metz), le Musée européen de Schengen (Luxembourg), l’association pour la reconversion du Château de Pange, le Collège Jean Bauchez, (Ban-Saint-Martin), l’école primaire Auguste Migette (Longeville-lès-Metz) le Lycée international de Mondorf-les-Bains (Luxembourg).



PARTIE I :  
MAUD THIRIA,  
*Chroniques mosellanes*

## Remerciements

*Merci Audrey Alvès pour l'accueil chaleureux, la grande disponibilité lors de ma résidence, et pour les ateliers avec les étudiants.*

*Merci Madeleine Neyhouser pour la curiosité sans borne, l'accueil et les lectures attentives de mes textes, l'accompagnement et les invitations au thé.*

*Merci Estelle Leopold pour l'incroyable gentillesse et le partage de mots.*

*Merci Laurent Thurnherr pour l'invitation à lire à la Maison Robert Schumann.*

*Merci Emmanuelle Olona et Karine Cerf pour les ateliers avec les élèves.*

*Merci Anne-Marie Carlier, pour les choix de livres et le rayon poésie grand ouvert sur le monde, les rires, l'enthousiasme et la carte blanche offerte chaleureusement.*

*Merci Madame Paul et Régine Schlemaire, bénévoles de l'association de Norroy-Plesnois pour l'ouverture de l'église, leur patience, leur temps et les documents d'archive échangés, et la restitution morceau par morceau du vitrail de mon arrière-grand-père Michel Thiria.*

*Merci Monsieur Dollar de nous avoir ouvert de sa clef immense l'église de la Maxe pour y découvrir tous les vitraux de Michel Thiria.*

*Merci à tous les anciens résidents Jacques Jouet, Jean Portante, Fabienne Jacob, Julien Thèves, Donatien Garnier, Fabienne Swiatly et Milène Tournier pour ces moments d'échanges autour de grandes tablées au réfectoire du Monastère.*

*Merci à Anael Chadli de m'avoir conduit de village en village jusqu'aux églises mosellanes et jusqu'au blockhaus de mon enfance.*

## CHRONIQUE 1



— Cela commencerait ainsi.

Me voici à Scy pour remonter les pistes familiales, les lignes, les courbes, les traits brisés, les branches coupées. Et ça ferait comme une toile immense, un toit de poutres de bois en croisées, un tissage immense de tous nos fils entremêlés.

Dans le gîte rural en bas du village entre Scy-Chazelles et Moulins, comme l'indique le L5 pour me rendre à Metz, je reste à interroger les pistes des archives sur Internet pour remonter à notre ancêtre artiste et résistant qui nous scelle malgré lui, Michel Thiria maître verrier, à joindre des associations pour avoir des clés des églises fermées où seraient encore conservés certains de ses vitraux, et à commencer à écrire ce qui doit être le début de ce qui me relie à ici la Lorraine et qui me lie à toi, mon père, dont j'ai hérité du nom messin Thiria et qui reste prisonnier de ta maladie à Paris.

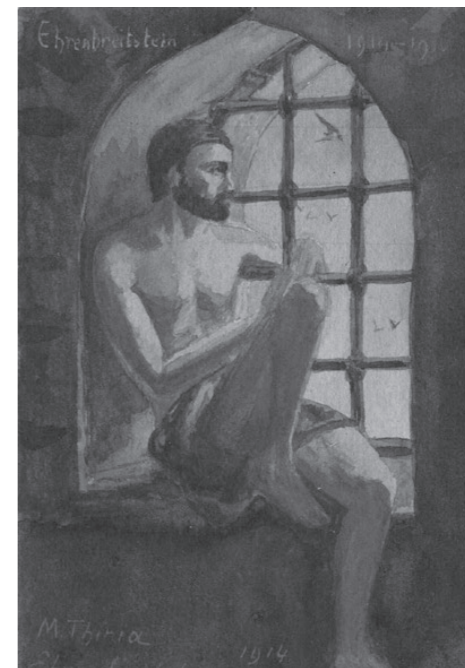
Mon projet est simple et compliqué à la fois, d'une urgence folle puisqu'il doit être fini avant

ton dernier souffle. J'ai deux mois, c'est court mais qui sait quand survient la fin ? Il s'agit d'écrire un texte pour toi, un hommage de ton vivant pour que le livre soit entre tes mains avant que tu ne sois emporté. Je le veux digne réceptacle de ta lumière, de tes rires depuis toujours, mêlant nos deux enfances dans un présent inépuisable et continu.

Ce texte grandit depuis déjà quelques mois mais je voulais l'inscrire en territoire. Alors me voici ici à m'inscrire dans une Lorraine imaginée depuis l'enfance où je l'ai quittée. Depuis la maison familiale et son blockhaus à Dieue-sur-Meuse, que je n'ai pas revue depuis mes quinze ans mais dont on m'a confié les clés comme un trésor dans la poche intérieure de mon sac, il me faut reconstruire une histoire, remorceler un corps, le mien oublieux et le tien rongé par le cancer, dans une commune présence.

Alors jour après jour je trace des mots, je déchiffre des signes pour tenter de dire, dans ce couloir étrange qu'est une terre dans la frontière aussi bien spatiale que temporelle, ces mots qui peu à peu forment poème de ton vivant.

## CHRONIQUE 2



Peut-on faire une enquête qui demande du temps, d'aller de piste en piste, de trouvaille en débâcle à travers les années alors que l'on souhaite aussi écrire dans une urgence de dire, une urgence de vivre, celle de te dire, le père que tu es, dans ce temps qu'il te reste à vivre ? Ici, à Scy, puisque j'ai peu de temps en territoire, je vais m'inscrire dans l'urgence d'une quête qui est une véritable enquête familiale dont Michel Thiria serait le héros, le lien de lumière de toi à moi. Qui sait si à partir de lui, je ne te connaîtrais pas mieux, sous un autre éclairage, à travers le vitrail ?

Cela commencerait une nuit parisienne en pleine crise infectieuse. Un médecin urgentiste me dit au moment de rédiger l'ordonnance à mon nom qu'il connaît mon ancêtre pour faire une thèse sur l'art nouveau et la ferronnerie d'art. Michel Thiria était maître verrier et il connaît son œuvre. Nous restons en contact par mail et il me fournit un certain nombre de documents. Je découvre l'artiste autant que l'homme engagé politiquement pour une Lorraine libre, sa

résistance dans des journaux, son enfermement dès 1914 dans la forteresse d'Ehrenbreitstein à Coblenze.

Cela commencerait comme un lien entre toutes ces urgences, des urgences médicales à celles de dire et de penser : l'urgence parisienne de cette nuit, l'urgence d'écrire avant ta mort, l'urgence de penser dans un monde de repli à l'urgence de prendre soin et de protéger qui renvoie au blockhaus du jardin de mon enfance en Lorraine servant d'abri aux blessés.

T'écrire ce serait comme revenir sur tes traces, tracés de lettres comme autant de signes. Je me ferais indienne ou chasseuse d'ombres à te pister. Et c'est en Lorraine que cela commencerait. Comme d'autres ailleurs possibles où tu as posé tes pas, où resteraient ce que Michèle Desbordes nomme les « petites terres ». T'écrire c'est prendre voix entre les feuilles rousses des forêts, les souvenirs du

goût des mirabelles comme ceux des sons de la grande horloge dans la petite maison de Dieu devant laquelle ta grand-mère chaque soir à 8h chantonait toujours le même air et vous à sa suite.

La Lorraine comme un logis entre deux mondes, dans la frontière. On ne sait jamais trop qui l'on est, qui l'on reste pour les autres, et cela te va bien d'être écrit ici à l'Est, à t'imaginer comme on inventerait un mythe à partir d'une constellation d'indices.

## CHRONIQUE 3



Aujourd'hui je fais le tour des églises alentour où seraient conservés des vitraux de mon arrière-grand-père mais il n'y a rien à voir devant les portes closes. Je résiste devant les fermetures des églises.

Aujourd'hui on les protège, de quoi ? Des vols mais on nous vole notre âme ? Des dégradations mais ne sommes-nous pas déjà meurtris par l'époque ? Tellement de protection partout que le pèlerin comme le passant doit rebrousser chemin. Les pistes disparaissent à mesure que les caméras et les mesures de protection se multiplient. Où seront nos traces de pas demain à part sur les plateformes où l'on nous piste, les puces de nos cartes, les reconnaissances faciales, nos empreintes digitales éparpillées partout soi-disant pour nous faciliter la vie.

Et on voudrait tant percer les mystères derrière les portes comme des trous dans les pierres et comme les meurtrières fichées sur les murs. Ici les églises sont fortifiées mais qui est l'ennemi à présent ? Je ne peux que me heurter aux portes closes. Alors appeler les numéros indiqués et tomber sur des répondants. Existe-t-il encore des voix ? Les églises vides sont fortifiées et comment remplir l'espace du poème devant le vide de sens ?

## CHRONIQUE 4



Aujourd'hui 12 novembre, entre un 11 novembre férié marquant la fin d'une guerre et un 13 novembre lugubre marquant des attentats horribles à Paris tout près de chez moi, rendez-vous a enfin été pris. Au bout d'une enquête minutieuse et déterminée mêlant maintes recherches et coups de fil auprès d'associations qui gardent précieusement les clés des églises toujours fermées des villages, nous voici de nouveau en route.

Après un premier échec à Norroy-Plesnois où nous avons raté l'ouverture de l'église car l'enterrement, nous a-t-on dit, s'est terminé plus tôt que prévu, nous nous dirigeons vers La Maxe où M. Dollar nous attend de pied ferme devant la porte de l'église Saint-Baudier. Il y aurait d'après certains documents un vitrail de Michel Thiria représentant des soldats à baïonnettes.

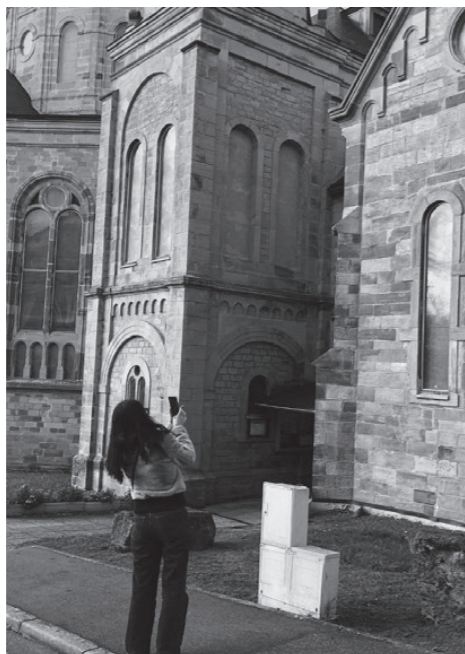
Alors que j'avais en tête un bout de vitrail en noir et blanc et peu enthousiasmant, quelle est alors ma surprise de me retrouver entourée de vitraux en couleurs de mon ancêtre ornant toute l'église !

Je prends en photo l'ensemble guettant au plus près les visages qui servaient souvent de modèles à mon arrière-grand-père. Vais-je y retrouver des traits de famille de lui à toi à nous ? Je retrouve aussi avec joie et non sans une certaine fierté le M. THIRIA qui en signe certains.

Les couleurs vives, les motifs art nouveau, tout m'enchantent alors que si peu ou si mal a été dit sur lui dans les différents articles que je retrouve. Pourquoi son nom semble effacé derrière d'autres plus connus ? Pourquoi n'indiquer qu'un sombre vitrail en noir et blanc à La Maxe alors que toute l'église Saint-Baudier resplendit d'un ensemble conséquent de vitraux signés de lui, pleins de couleurs et de talent ?

C'est drôle ce qu'il reste d'un homme, ce qu'on lui laisse, ce qu'on lui retire. Quelles traces récolter si l'on n'est pas sur place à rechercher, renouer, reprendre le tissage des fils perdus ? Je suis en territoire pour retrouver nos souvenirs, les égarés, les enfouis, les cachés. C'est ici que se reprend mémoire, où un texte pourrait naître de cet acharnement à débusquer le vivant, la merveille, avant d'être effacé.

## CHRONIQUE 5



D'un lieu l'autre, me voici à Saint-Avold où, se dit-on en famille, devraient figurer des vitraux de Michel Thiria. Avant de m'y rendre et pour être bien certaine de trouver porte ouverte et vitraux présents, je cherche dans des archives et récolte des informations pratiques sur Internet.

La basilique Notre-Dame de Bon Secours est bien ouverte jusqu'à 17h. En revanche l'article Wikipédia qui évoque tous les vitraux de la basilique, photos à l'appui, indique seulement (et à tort) que ceux de la nef sont l'œuvre des ateliers Hohner de Nancy et que deux d'entre eux portent l'inscription « Metz 1901 Mme Thiria » et « qu'il s'agit probablement d'une généreuse donatrice » !

Nous entrons dans l'église où un prospectus nous indique dès l'entrée que tous les vitraux de la nef sont de Michel Thiria malgré le manque de signature. Comment dès lors avoir pu imaginer une quelconque signature, qui plus est d'une Mme Thiria... ? Encore une fois, que d'erreurs et d'oublis autour de cet ancêtre. Était-il à ce point gênant ?

Certes il avait deux ateliers à Metz et à Nancy, une belle clientèle et une reconnaissance sociale (un des membres fondateurs de l'École de Nancy, administrateur des musées de Metz) mais il a joué aussi un rôle politique peut-être mal accueilli, en militant dans des journaux francophiles de l'avant-guerre, dès 1895, comme La Croix de Lorraine, La Lorraine artiste ou encore la revue régionaliste l'Austrasie en pleine annexion allemande, tout en ayant des commanditaires allemands devant la demande croissante de vitraux en Moselle. Peut-être était-il double dans ces temps complexes de la Moselle annexée, peut-être était-il gênant pour certains de ses contemporains ?

Sans parler de complot, il semble en tout cas que sa mémoire a comme été effacée et son travail non évoqué ou mal dans beaucoup d'articles portant sur les vitraux de la région. Ce n'est pas cela qui arrêtera ma quête, bien au contraire. Demain l'association de Norroy-Plesnois m'ouvre enfin les portes de l'église.

## CHRONIQUE 6



Arrivée à Norroy-Plesnois, l'église est ouverte. Une femme nous y attend, Mme Paul, dont j'ai eu les coordonnées par une autre femme qui devait être présente deux jours auparavant et que nous avons ratée de peu. Cette dernière est membre de l'association de l'église, association très active dont elle nous parle avec entrain.

Elle a apporté bon nombre de documents relatifs à Michel Thiria et au fameux vitrail qui se trouve ici : Saint-Michel terrassant le dragon de l'Apocalypse. Nous sommes rapidement rejointes par une historienne membre de l'association, Madame Schlemaire, qui a elle aussi apporté des photos et des documents d'archives précieux.

Le vitrail de mon arrière-grand-père a été retrouvé en 2010 dans le grenier du Presbytère, en tas, détruit. Il a fallu le reconstituer comme un puzzle, minutieusement, et ces femmes passionnées l'ont fait, en hommage au maître-verrier messin mais aussi à l'Abbé Lacroix grand militant de la région que Michel Thiria avait rencontré lors de

son internement en 1914 à Ehrenbreitstein et auquel il avait promis un vitrail pour son église. Il comporte ainsi la dédicace « Saint-Michel, patron du Barrois, protégez la ville de Noeroy-le-Vinour ». Ce vitrail avait été enlevé en 1965 après le passage de la commission d'art sacré qui avait demandé de le remplacer, ainsi que tous les vitraux latéraux du chœur, par des figures géométriques... Sans doute moins gênantes.

Nous voici donc devant le vitrail de mon arrière-grand-père entièrement recomposé, exposé dans l'église comme un tableau, grâce aux mains délicates de ces deux bénévoles et à l'œuvre d'un peintre verrier de la région de l'atelier Salmon. C'est une grande émotion de réaliser tout ce travail pour rendre hommage à la mémoire d'un homme, de deux hommes engagés, à toute une époque sombre. Redonner éclat et lumière en ces lieux.

Manque malheureusement le vitrail des internés d'Ehrenbreitstein qui se trouvait sur le mur latéral face à Saint-Michel et l'on me demande s'il ne serait pas en famille. Mais non je ne possède rien, aucun bout de verre, encore moins que le grenier qui contient encore des bouts cassés de vitraux impossibles à reconstituer.

Ne restent que des brèches de réminiscence laissant passer çà et là quelques lueurs.

*« et tes souvenirs en flèches  
fichés là dans ton cœur  
arrachant tes peaux par endroit  
font comme dans les vieux murs fissurés  
des trouées de lumière  
inespérées »*

## CHRONIQUE 7



J'attendais la fin de ma résidence pour me confronter directement à mes souvenirs. Il me fallait passer par Michel Thiria et ses vitraux, dans une certaine distance temporelle, pour m'approcher de plus en plus de ce qui constitue mes souvenirs et ceux vécus avec toi. Et c'est une autre route que je dois prendre, une autre partition qui doit se jouer.

Me voici dans la brume à remonter le temps vers notre maison de famille de Dieue-sur-Meuse perdue de vue depuis 37 ans. Depuis tant de temps elle reste figée dans ma mémoire, elle et ses jardins, elle et ses papiers peints, elle et son blockhaus. Sur la route, forcément de la brume qui peu à peu se dissipe. Fallait-il déjà cette atmosphère pour me laisser entendre que j'allais entrevoir l'impossible retrouvaille, l'impossible point d'intersection entre l'imaginaire rêvé et immense de l'enfance et le présent changé qui ne signifie plus rien puisque manquent les sensations ?

Tout, du portail à l'entrée, au mobilier, au jardin, au blockhaus, n'a plus ni la même vue ni le même rugueux. La saison froide et humide ajoute encore au décor. La roseraie n'a plus de roses, le potager plus de fleurs ni de fruits, le blockhaus est envahi et les papiers peints remplacés.

Il faudrait juste regarder le sol, baisser les yeux pour retrouver les carrelages qui eux sont restés là. Et s'asseoir sur le vieux canapé rescapé, en velours jaune, où tu nous lisais des histoires dans la pièce des gardes au mur crépi à présent. Baisser les yeux pour les fermer et retrouver peut-être en aveugle ce qui était et n'est plus. Les lumières crépitantes de ce qui reste hors temps comme on dit hors gel.

On sentirait alors une chaleur, de celle qui n'est plus là devant soi dans une certaine réalité vécue mais de celle pleinement vivante, traversante, ayant passé les ans comme les organes, la mémoire comme tous les sens à jamais non saturés.

## CHRONIQUE 8



D'un blockhaus l'autre, je suis rentrée en territoire lorrain d'abord par cette résidence comme un tunnel de la mémoire revenue. Depuis le Mont Saint-Quentin où résident des forts de guerre en pleine forêt, pour la plupart grillagés et interdits d'accès, je retrouve l'odeur de terre et de feuilles, de frousse peut-être aussi, de celle qui colle à la peau, aigre.

Me voici à présent devant le blockhaus du jardin de mes grands-parents, devant son entrée que je n'ai jamais osé franchir enfant et que 37 ans plus tard, sans doute parce qu'aucun souvenir n'aura jamais été lié à lui, je décide d'explorer par les entrailles. Il faut veiller à ne pas trébucher sur les gravats au sol, les pierres et autres déchets laissés là, veiller à ne pas se cogner aux stalactites provenant du haut de la structure ni à se heurter aux parois de fer rouillé qui en bordent le chemin.

Tout est noir et, à la lumière faible de la torche, je me glisse jusqu'au fond dont le bout interminable finit par un mur marquant sans doute le bout du jardin, la cloison avec celle du voisin.

Chacun son territoire qui pourtant en temps de guerre était unifié pour se protéger dessous contre l'ennemi.

Dans cette semi-obscurité, je sens le froid humide m'envahir et je repense à cette réponse que l'on m'avait faite à un atelier d'écriture à l'hôpital, en gériatrie, à la question c'est quoi pour vous la poésie ? : « où réchauffer les os froids ». Veiller à ne pas oublier. Veiller à garder une lumière même fragile et à réchauffer de ses mots quand les temps sont à la pénurie.

La sortie me semble plus simple comme si mes yeux s'étaient habitués au noir, tout mon corps à se voûter, comme si je ne faisais qu'un avec ce blockhaus dont je sens les plis et les replis en moi.

Cher à mon cœur, à mon corps, comme un abri qui m'aurait toujours attendue, de plus en plus rouillé avec le temps et s'égouttant de toute cette eau comme des larmes de souvenirs.

Il en aura fallu des années à le graver pour oser en approcher la profondeur. C'est peut-être cela vieillir.

## CHRONIQUE 9



Il semblerait que j'ai raté l'envol des grues. C'est pourtant chaque année en cette saison qu'on peut en apercevoir la migration par un vol que l'on n'est pas près d'oublier, paraît-il. D'octobre à novembre, je l'ai attendu et je ne l'ai pas aperçu.

Qu'est-ce qui fait que l'on rate l'envol ? Apparemment il y en a eu un très léger. On me dit qu'il doit moins y en avoir ou alors qu'il a fait plus ou moins froid, pas au même moment. Les oiseaux sont-ils en train de disparaître ou les observe-t-on moins qu'avant ? Il paraît pourtant que ça en vaut le spectacle ! Chaque résident avant moi, les 9 autres donc, en gardent un souvenir troublé. Qu'ai-je donc raté depuis le gîte où j'écris justement sur ce qui disparaît ? Peut-être aussi que lorsque l'on attend trop quelque chose on finit par la perdre de vue ?

Alors je regarde les rares oiseaux d'automne se déployer dans l'air, même si ce ne sont pas des grues, et j'observe le long des rues les façades des maisons où restent figées des sortes d'ailes dans la pierre. L'envol pétrifié pour ne pas oublier.

D'un lieu à l'autre, d'une résidence à l'autre, entre la Maison Julien Gracq que j'ai laissée l'été pour bientôt la retrouver au printemps et la Maison Robert Schuman vers laquelle j'habitais cet automne, les hirondelles, elles, ne m'ont pas quittée. Je reconnais leur vol bas, celui-là même que je guettais enfant à Dieue pour savoir s'il allait bientôt pleuvoir, avant d'enfourcher le vieux vélo de la grand-tante qui pesait une tonne, je m'en souviens.

Les hirondelles basses, l'intérieur du blockhaus, la lumière du vitrail. Me reste leur présence comme un passage ou un présage de ce qui passe à travers le temps, les filtres d'une mémoire oublieuse et les traits peints sur verre, entre deux chemins de plomb, d'un ancêtre presque éteint dont on recompose patiemment les vitraux cassés au grenier d'un presbytère.

Alors, revenir à l'œuvre de la première chronique, au travail de Sidival Fila qui, dit-on sur le cartel du Pompidou-Metz, « met en évidence le tissage du monde et invite à percevoir la présence au sein de chaque matière. »

Comme elle, créer une étoffe de mémoire réinventée, fragment après fragment, peau après peau. Et se souvenir de Philomèle qui tisse pour raconter son histoire et se change en oiseau pour s'échapper.

« *Toute personne qui tombe a des ailes* » disait Ingeborg Bachmann.

S'il est une chute, elle est vers la lumière.



PARTIE II :  
PUBLICS

*Les blessures de l'âme*

Une âme pleine de cicatrices,  
Avec ses peines, et ses failles,  
Avec ses blessures, obscure.  
J'imagine une âme égratignée, une âme abîmée,  
Faites de bruits, de silences, de manque et de fragilité.  
Les blessures de l'âme ne s'effacent pas,  
Ces ombres suivent tous nos pas.  
– (Anaëlle Dubut)

Cet écoulement d'encre,  
Couleur ébène et charbonneux,  
Me rappelle cette tendre enfance  
Passée au fond de ton jardin boueux.  
Les écorces solides de ce chêne  
Que tu escaladais sans répit  
Jusqu'à atteindre à son sommet l'un de tes rêves  
Te déchirait ardemment les habits.  
Et dès lors ton retour sur le sol,  
Les mains et les pieds abîmés,  
Tu courais te cacher sous le parasol  
Pour te protéger de ce soleil d'été.  
– (Louise Rock)

*Le coussinet*

A toi petite enfant,  
Qui avait un chien grand,  
Dont ses coussinets résonnaient,  
Quand j'apprenais à marcher.  
Les cicatrices sur mon front,  
Ont marqué ton passage dans la famille Mouton,  
Un peu fou sur les bords,  
Tu avais la force de Thor.  
Dans ma famille,  
Les chiens sont nos amis,  
Mes grands-parents l'ont bien compris,  
Ils ont déjà eu cinq chiens dans leur vie.  
Les grandes balades dans la forêt,  
Sont de bonnes activités,  
Ma chienne est bien défoulée,  
Elle s'appelle Oakley.  
– (Manon Mouton)

Tu étais mon refuge quand le mien était menacé,  
Mon royaume, mon Éden, mon jardin secret.  
Quand l'automne venait, on courait dans les feuilles,  
On se cachait dans l'étroite forêt,  
Puis on revenait dans la maison qui nous avait élevées.  
On était insouciantes, fragiles,  
Curieuses de découvrir le vaste monde.

Mais le monde, pour nous, tenait dans cette maison,  
Tel un château à protéger des dangers extérieurs.  
Le monde paraissait suffisamment grand ici.  
Alors on s'affairait à préparer de délicieux goûters,  
À se chamailler pour savoir  
Qui aurait le monopole de la télé.  
Puis on a grandi, et tout a changé.  
La maison paraissait trop serrée.  
De nouveaux châteaux nous attendaient.  
Notre refuge, à présent, ressemblait plus à une prison  
Qu'à notre somptueux château d'enfance.  
Il était devenu une couronne d'épines  
Sur nos têtes de grands,  
Nous laissant seules  
Avec nos souvenirs  
Et nos rires d'enfants.  
– (Lucie Rauld)

Larmes de sang,  
Me rappelant les temps d'antan.  
Cette sombre époque,  
Qu'ont connue nos grands-parents.  
Cette période d'occupation,  
Un lourd passé pour notre nation  
Une période sans équivoque,  
Qui a marqué les temps d'antan.

Ce passé, malheureusement,  
Est pour certain toujours présent.  
Pourtant cela n'est pas un cadeau  
Mais plutôt un lourd fardeau.  
Des vies brisées,  
Seulement ado  
Des vies brisées,  
Des gens à dos.  
– (Jeff Bader)

La craie glissait entre mes doigts,  
Le vent et la pluie emportaient nos dessins.  
Sur le mur, un soleil bancal,  
Et nos rires comme un éclat d'enfance.  
Le soir tombait,  
Les ombres envahissaient la cour,  
Et dans la poussière blanche,  
Il restait nos jeux et un peu de lumière  
– (Lili Guyon)

Au cœur du blanc, le noir s'élance,  
Comme un cri noyé dans le silence.  
Les traits se tordent, cherchent la vie,  
Entre le chaos et l'harmonie.  
On y sent la peur, le feu, l'instant  
Et la paix fragile du mouvement.  
– (Mirac Kocabay)

*Bruits ou moi*

Cachée-là,  
Au milieu de tous mais visible d'aucun  
Tu apparais puis, disparais  
Sans te mélanger à ceux qui pourraient t'aimer.  
Blâmée par toi, partout,  
Des bouts de toi sont parsemés  
Et des bouts d'eux te sont laissés.  
Tu ne veux pas être vue, tu veux être entendue.  
Nettement considérée et non pas,  
Partiellement, tolérée.  
Noyée dans tes idées cherchant à t'agacer  
Tu te trouves décalée, les pensant si bien placés.  
La perception est une condamnation  
quand tu la laisses nourrir tes illusions.  
Les voyant si colorés,  
Tu t'es affirmée délavée  
Finissant par t'effacer complètement.  
D'apparence, morte,  
À l'intérieur demandant à vivre.  
Laisse-toi la chance  
De te redessiner, de te repenser  
Et d'enfin clamer ta résistance.

*Citadelle de Bitché*

Sur la colline verte.  
Se dressait un rocher.  
Il était inerte.  
Mais on pouvait y monter.  
La ville était éclairée.  
Pas par une lumière.  
Mais par cette immensité de pierres.  
Submergées par son histoire de guerre.  
Attaquée par les Allemands.  
Elle a tenu longtemps.  
Cette citadelle resplendit pour toujours en Lorraine.  
De manière personnelle.  
Lorsque j'y montais pour gratter le ciel.  
J'étais dans un lieu reposant.  
Qui était tout aussi impressionnant.  
Aujourd'hui, elle est là, debout.  
Elle fait la fierté de 5 000 habitants.  
Qui participent à son rayonnement.  
En France, partout.

*Elle s'appelait maman*

C'était un matin de juin  
Dans mon foyer, ils sont arrivés  
En provenance de Berlin  
Dans l'horrible but de la déporter  
Son seul tort, je suppose  
Être née d'une famille juive  
Cela n'était pas grand-chose  
Mais ils ont perçu cela comme une offensive  
Malgré nos cris et nos peurs  
Ceux-ci sont repartis en vainqueurs  
Ils ont détruit notre famille  
Tous nos espoirs, toutes nos envies  
Je ne l'ai jamais revue  
Hormis dans mes rêves, bien entendu  
Aujourd'hui elle me manque tellement  
Pour moi, elle s'appelait maman  
– (Théo Felici)

Je me retrouve submergée alors que je craignais  
de ne pas ressentir assez  
Je commence à errer dans cet appartement,  
dans ces pensées, dans ces souvenirs,  
N'espérant qu'une seule chose : ne pas me noyer.  
Alors je sors et je tente d'oublier mais une fois  
la nuit tombée, mes pleurs reviennent me hanter.  
– (Mathilde Sohm)

L'arbre qui détient les souvenir de mon enfance  
Nostalgie, amourettes, angoisse, renouveau,  
court en continu dans ce parc  
Nombreux sont les sentiments que dégage  
L'aura de ses grandes branches  
Ses feuilles vertes qui sont plus grandes  
qu'une main d'enfant  
Et son tronc qui est marqué par la nature elle-même  
mais aussi les humains  
Qui cherchent à poser leur trace éternelle  
dans ce petit village  
Perdu au milieu de la S.eine.  
– (Nono Njoussi Océane)

Le regard plongé et perdu sur ce tapis vert,  
le pas lourd, rempli de nostalgie, avance.  
À ses côtés, des cratères fissurent la beauté si calme  
de cette vaste étendue.  
Marguerites et orties ornent cette marque du passé.  
Le temps guérit le chagrin,  
mais il reste gravé, surplombant la plaine.  
Cette plaie nous guide et nous permet d'avancer plus loin,  
pour ne pas reproduire les erreurs causées.  
– (Mahana Pires)

Les visages toujours présents dans les forêts  
Comme reflets de ce qui est, ce qui fut et ce qui sera ;  
Lieux que nous traversons -  
Jamais vraiment seuls,  
Mais jamais vraiment accompagnés  
Les voix portées par les feuilles,  
Les cheveux, les dents, les yeux dans l'écorce  
Ces fantômes qui voient sans que nous ne voyions,  
Squelettes invisibles d'un passé qui ne disparaît :  
Une brise dans la nuque, les voix dans le clapotis  
de la pluie,

Des feuilles qui craquent sans avoir été écrasées  
Souvenir d'un sort qui attend les vivants  
Un bref contact, le temps d'une balade  
Mélange d'un « au revoir » et « ne m'oublie pas ».  
– (Lucie Lebon)

Les souvenirs et simples pensées m'envahissent  
toujours autant quand j'y pense,  
La nostalgie bien que parfois positive me ronge  
d'une question qui reste pesante  
Et si tout s'était passé autrement ?  
Secrètement j'aimerais détester le passé  
pour enfin aller de l'avant  
Mais le temps dure et aime nous offrir une lenteur  
Qui n'accentue pas la cause de ma soif de bonheur  
La nuit obscure bien qu'avec moi,  
Ne m'aide jamais dans ma quête qui me plonge  
maintenant dans l'effroi.  
– (Morgane Lamorlette)

### *Lycoris rouge*

Ces souvenirs qui tachent mon corps et mon esprit  
Marqués telle une tache d'encre sur une feuille de papier  
Ils ne veulent pas partir, ils sont gravés en moi  
Aussi doux et parfumés que des fleurs au printemps  
Ces souvenirs sont aussi douloureux que des épines  
Malgré cette douleur je les prends dans mes mains  
Comme une fleur de printemps tâchée de sang  
Juste pour les sentir à nouveau  
Juste pour me sentir à nouveau moi  
Une toute dernière fois.  
– (Rose Gaspard)

On tourne,  
La vie continue, la vie continuera,  
On essaye, on échangera,  
On aime, on tombera  
Joie et déception.  
Nous étions et vous serez,  
Vos places seront miennes, les miennes seront vôtres,  
La vue se trouble  
On virevolte et on se transforme  
De la terre à la vie, de la vie aux armes.  
On tourne, on tourne  
Maintenant vous êtes, mais nous ne sommes plus.  
– (Solange Witzmann)

*Partis trop tôt*

Ne pas reculer,  
Mais toujours avancer,  
Ne pas se retourner  
Au risque de s'effondrer.  
Que l'on sache ou non quoi faire,  
De nos pauvres âmes solitaires,  
Est venu le moment de fêter,  
L'arrivée des aînés du passé.  
Ces aînés nous ayant tant guidés,  
Soudainement nous sont arrachés.  
Les racines qui y sont laissées,  
Nous les chérirons toute l'année.  
Des larmes versées,  
Des souvenirs gravés,  
Promis nous continuerons de vous aimer.  
– (Amélie Legaye-Nirrengarten)

*Un souvenir d'enfance*

C'était un soir d'hiver.  
Il y avait une enfant, enfermée dans ses pensées,  
avec pour seule compagnie le silence.  
Lorsque la nuit tombait, elle se recroquevillait  
dans le coin du canapé.  
On lui avait raconté que les humains étaient  
accompagnés, et qu'il existait des créatures  
qui pouvaient se montrer.  
L'enfant prit peur, car, ce soir-là,  
personne n'était là pour la protéger.  
S'ensuivait un silence, une attente.  
Elle se sentait intruse en cette maison.  
Il n'y avait pas un bruit, pas un fracas.  
Seule une douce chaleur émanait  
de la cheminée pour la réconforter.  
À côté du canapé se tenait un grand miroir,  
dans lequel sa petite silhouette se dessinait.  
Un miroir si immense qu'elle se sentait infime.  
Dans ce reflet, elle comprit que le monstre  
dont on lui avait parlé n'était ni cruel ni difforme.

Non, ce soir-là, la créature portait un  
déguisement insipide : celui de la solitude.  
– (Lisa Pieyns)

Depuis toujours tu observes  
Les gens, la vie, et le temps aussi  
Tu observes sans jamais oser.  
À attendre le moment opportun,  
Tu observes, encore et encore,  
Mais tu t'oublies encore et encore.  
Maintenant, le paysage t'a avalée  
Mais tu attends encore et encore.  
– (Lucie Destrez)

*Energie*

Terre, tu m'as donné ton énergie,  
Parmi les éléments où je vis  
En harmonie avec autrui  
Habitant de ta Terre,  
Je ne suis qu'éphémère,  
Au fond de mon cœur je ressens ton énergie,  
Ton pouls, ton rythme, tes sons,  
Avec lesquels je ne fais qu'un,  
Je me sens chez moi, à la maison,  
Grâce à toi je suis serein,  
Et j'espère continuer à ne faire qu'un.  
– (Dimitri Commeau)

*Racine*

Tel un souffle, tu traverses les feuilles  
Ces feuilles sensibles, liées entre elle par des racines  
Ces racines qui sont la source de vie  
Cette vie, fragile.  
Le premier jour tu t'éveilles, ébloui par le soleil.  
Puis tu grandis, tu avances sur un chemin sinueux  
avec pour seules attaches, tes racines  
Ces racines invisibles qui coulent en toi.

– *(Titia Poos)*

Une longue soirée d'automne  
Où les paysages abandonnent leur forme  
Une lueur éclaire la plaine  
Comme une source d'oxygène  
Cette sensation pourtant quotidienne  
Semble cette fois ne plus être mienne  
Les sanglots longs des violons de l'automne  
Blessent mon cœur d'une langueur monotone.

– *(Hugo Fery)*

**Textes écrits par les publics  
de la bibliothèque  
de Scy-Chazelles,  
avec Estelle Léopold.**

À propos de « mon corps est mon pays »

Tu prenais corps dans le mien, je ne te voyais pas,  
je t'imaginai.  
Combien de temps avant de te voir, te prendre contre moi  
Comme dans la norme.  
Mais je n'étais pas dans la norme, je ne t'ai pas vue naître.  
Ce fut mon premier choc, je n'ai pas vu ton « paysage »  
Rien qu'une photo.  
Qui s'occupait de toi, qui te nourrissait ?  
Je le savais, mais il n'y a pas eu ce premier contact  
de peau à peau  
Cela m'a beaucoup manqué.  
Dans une tenue de cosmonaute, j'ai enfin pu te voir  
dans ce « berceau » de verre, que je voulais briser.  
Tu refusais de boire, l'infirmière a tourné ta tête  
à l'opposé de la mienne  
Elle m'a dit : elle reconnaîtra votre voix.  
J'ai enfilé mes mains gantées dans chaque trou,  
l'une sous ta petite tête  
L'autre avec le biberon et j'ai dit : c'est maman.  
Tu as tourné ta tête, ouvert la bouche pour boire  
J'ai pleuré, car pour moi, tu étais enfin née.  
– *(Claudine Dupays)*

« *Je suis d'un paysage* »

Je ne suis pas d'un paysage  
Je ne suis pas d'un pays  
Je suis de tous les paysages  
Curieuse de tout ce qui fait un paysage  
Heureuse lors d'un voyage en camion, qui a duré  
10 heures, de reconnaître les régions traversées  
Nous n'avons pas pris l'autoroute  
Seulement des nationales et des départementales  
C'est la Bretagne  
Les oiseaux sont marins  
C'est la Normandie  
Le bocage  
Le long de la route des buttes et des arbres  
C'est le Perche  
Beaucoup de grands chênes  
C'est la Champagne  
Une ligne droite, des parcelles immenses  
et ennuyeuses

Symboles d'un imbécile et brutal remembrement  
Ce sont des villages et des villes traversés  
Dans lesquels je me dis qu'il doit être dur d'être jeune  
Des villes et des villages que l'on doit avoir envie  
de fuir quand on est adolescent  
C'est la Lorraine qu'on aborde par la Meuse  
Une église grande comme une cathédrale  
Des panneaux 'à vendre' sur les maisons  
et les commerces  
Des ZAC qui ne nous permettent plus de savoir  
si on est dans une région ou dans une autre  
Des panneaux 'voisins vigilants' qui racontent  
la peur de l'autre  
– (Annick Piquée)

« *Je suis de ce paysage* »

Je suis de ce paysage, de ces forêts parsemées d'habitations  
rassemblant des populations de tous genres et niveaux.  
C'est la guerre, pas la vraie, mais celle des miens,  
de mon quartier.  
Le climat social n'est pas vraiment désagréable à l'époque  
de ma tendre enfance. Cependant, la géographie locale  
délimite volontairement les zones d'implantation  
des résidents, suivant leur statut professionnel :  
ouvriers, employés, ingénieurs ...  
Que de joyeuses batailles menées entre enfants  
de différents foyers, dans les futaies voisines,  
avec pour souvenirs quelques bosses,  
jamais bien méchantes, qui avaient pour récompense  
une certaine fierté des acteurs impliqués,  
une fois rassemblés par la force des choses à l'école  
communale.  
Tout ce remue-ménage occasionnait parfois et  
même souvent, la naissance de nouvelles amitiés durables  
et, à notre propre surprise, inter-catégorielles...  
Était-ce mieux avant ?  
– (Claude Bouton)

Rivières-veines  
De haut en bas  
Dessins de peau  
Bleuis rougis  
Parcours et entrelacs confluences et bifurcations  
Chemins  
Rivières-veines gonflées, dilatées, asséchées ou débordantes,  
douloureuses, en cascade  
Juste une fois : m'asseoir au bord de vous, toucher votre mousse,  
tremper mes pieds, vous entendre de plus près  
Je suis de ce paysage  
Urbain, rues, pavés, magasins, parcs, bancs publics,  
monuments, jaune-Jaumont, trottoirs, tôt ou très tard  
Je suis de ce paysage  
Visages croisés, inconnus reconnus  
Personnages de centre-ville  
'Déjà trois fois que je le croise'  
'Ça fait longtemps que je n'ai pas vu la petite dame de l'arrêt de bus'  
'Tiens, le graffiti 'Ich liebe dich Greta' a été effacé'  
'Le Monsieur qui ressemble au chanteur Antoine est en retard ce  
matin. Croisé bien plus loin que notre point d'intersection habituel'  
Je suis de ce paysage  
Plein. Vivant  
Plongée  
Dedans.  
– (Estelle Léopold)

« Tu es de ce paysage »

Je suis de ce paysage modeste, ni mer, ni montagne,  
un pays que je n'ai pas quitté, un paysage lorrain,  
messin, vosgien même, mais à un jet de trajet.  
Il m'en reste des souvenirs de maisons,  
disparues ou vendues :  
une maison d'aïeux à l'odeur de paille,  
de cave moussue et de boiseries,  
le tout disparu dans les flammes.  
Une maison d'enfance avec un vieux cerisier  
qui offrait ses branches basses  
pour qu'on s'y cache.  
Derrière le jardin, un cimetière qui servait  
de terrain de jeu :  
on allait y voir le grand-père qui avait quitté ses Vosges  
et voulait passer là son éternité ; et nous enfants  
allions voir aussi les tombes délaissées  
qui ne recevaient plus de visites.

Je m'y rends toujours, dans ce cimetière,  
j'y ai plusieurs proches à visiter maintenant.  
Le vieux cerisier est mort, mais son tronc  
et ses branches sont toujours là,  
préservés par les nouveaux occupants.  
Dans le jardin qui est le mien maintenant,  
avant d'être à d'autres,  
Il y a aussi un cerisier, vieux, imposant,  
mais qui va vers sa fin.  
Ce jardin, comme celui de mon enfance, est sur  
le coteau, parfois il m'arrive de ne plus savoir dans  
quel jardin je suis, peut-être même quel âge j'ai.  
Dans mon jardin d'aujourd'hui se trouve  
une cabane, une belle cabane faite maison.  
Grâce à elle les semaines sombres de 2020  
ont été pour moi comme des moments d'enfance,  
des moments de liberté, de soleil et de lecture.  
Tout était bien alors.  
– (Madeleine Neyhouser)

Ateliers d'écriture avec les élèves  
de 6<sup>e</sup> du collège Jean Bauchez,  
à Ban-Saint-Martin,  
avec Emmanuelle Olona :  
du monde minéral aux refuges.

*La pierre étoile*

Je suis cette pierre  
Je brille comme une étoile  
Dans le ciel noir.  
Je suis cette pierre dorée  
Avec cette pointe de marron  
Que confondent les chercheurs d'or.  
Je suis cette pierre  
Qui brille comme une luciole  
Qui guide mes pas dans la nuit  
Je suis cette pierre.  
– (Giulia)

L'or des fous  
Toute d'or vêtue  
Rendant fou  
Les chercheurs d'or  
Ressemblance avec le soleil  
Étalant ses rayons  
Dans le creux de ma main  
Telle une lueur dans la nuit  
Un espoir, se raccrocher  
Dans l'oubli infini  
Pour ne pas tomber.  
– (Baudouin)

Une pierre qu'on pourrait mettre sur une tombe  
En souvenir de ceux tombés sous les bombes  
Cette jolie pierre d'un très joli vert  
Quand on y repense  
On l'a trouvée sous la terre  
Et ces petites nuances de noirs  
Murs d'un grand couloir tombent.  
– (Lubin)

*La pierre Jupiter*

Une pierre aux reflets de Jupiter  
Avec une odeur de propre  
Sous un ciel brun et blanc  
Un donut sans trou  
Goût vanille caramel  
Un cœur au milieu de Jupiter  
Protecteur  
On entend le vent  
Qui parle qui souffle  
La tempête  
Simulacre.  
– (Nathan)

*L'oreille sourde*

Bigorneau non-entendeur,  
Dans sa coquille de pierre,  
Goûte un gâteau sans couleur,  
Dépourvu de saveur et d'odeur.  
Dans son discours sur la vie,  
Ses défauts, ses avantages,  
Ses faux espoirs et ses lumières,  
Ces êtres géants et sans cœur.  
Mouvement soudain,  
Aucun son, aucun bruit,  
Bigorneau n'a pas paniqué  
A juste fermé les yeux  
Attendant celle qui viendra peut-être le prendre.  
– (Roxane)

Œil unique,  
Œil mystérieux,  
Tigré et marbré,  
Un bouton de couture.  
Cet être unique,  
Kaki et plat  
Ricochet  
Porteur de chance  
Une agate, brillante comme une étoile.  
– (Solveig)

*Lumineux*

Quelques reflets argentés  
Comme une étoile dorée  
Captivant les chercheurs d'or  
Recherchant des trésors  
Tu es cette pierre enchantée  
Pas besoin de le prouver  
Grâce à toi mon chemin est éclairé.  
Quand la nuit, j'ai peur  
Tourmentée par les malheurs  
Tu me rappelles le bonheur  
L'espoir d'un avenir meilleur.  
Un jour, en manque d'inspiration  
Tu m'as parlé de ta vie avec intonation  
De tes victoires, de tes secrets  
De tes reflets noirs qui restent des reflets.  
– (Magaly)

Je suis cette pierre qui vient de la mer  
aux petits trous avec des restes de sable à l'intérieur  
Je suis cette pierre qui apporte des souvenirs  
de quand on partait en vacances  
Et qu'on attendait de bronzer.  
Je suis cette pierre qui nous  
fait nous souvenir du bruit des vagues  
Du sable bien chaud  
Du marchand de glace  
Et des coquillages en mille morceaux  
qui faisaient mal aux pieds.  
Je suis cette pierre qui autrefois était vivante  
Qui vivait dans les fonds marins  
Où il y avait des algues  
Et surtout, beaucoup de poissons.  
Je suis cette pierre qui a été retirée des fonds marins  
Et qui maintenant, ne vit plus.  
On m'a retirée de mon lieu d'habitation  
Et ma vie n'est plus comme avant.  
Je suis cette pierre qui s'est fait vendre,  
comme si je n'étais qu'un objet  
Alors que je vivais  
Mais maintenant, c'est terminé.  
– (Lison)

*La bibliothèque de tous les âges*

La bibliothèque Verlaine est mon refuge  
On y trouve toutes sortes d'ouvrages  
Pour enfants  
Pour adultes  
Pour ados  
Et même des journaux  
Là-bas quelques tornades blanches  
Des batteries rechargées  
A block  
Rompant le silence de la salle  
Comme les lions rugissant dans la savane africaine.  
– (Léon)

*Le refuge animalier*

Je suis cet endroit qui aide  
Cet endroit qui accueille  
Cet endroit qui doit supporter  
les hurlements des animaux.  
Effectivement, je suis un refuge,  
Un refuge pour animaux.  
Animaux abandonnés  
Pauvres et trop nombreux  
Je suis ce refuge qui rassure,  
Volonté de sécuriser  
Animaux nourris et remplumés  
Au sommeil paisible à présent  
Attendent patiemment.  
– (Lison)

Au milieu d'une forêt magique,  
Endormie lorsque ma présence n'y est pas,  
Reflet de mes émotions  
Changeante d'humeur, de couleurs,  
de formes et d'aspect,  
Cabane au milieu d'une clairière,  
M'attend toujours portes ouvertes,  
Accueil digne d'une reine,  
Par les oiseaux et autres animaux de ces bois.  
Allongée à même le sol,  
Moment de détente fugitif  
J'écoute le piaillage des coucous,  
Les battements d'ailes du hibou,  
Dans ce crépuscule fantastique.  
– (Roxane)

Mon refuge est magique  
Un coin oublié  
Dans un moment  
Presque parfait  
Mon refuge est apaisant  
Il est joli et sent bon  
Il est tout simplement  
Sans aucun son  
Mon refuge est l'idéal  
Pour quelqu'un en détresse  
A côté de la cathédrale  
Au loin de toute vie.  
– (Baudoin)

Mon refuge est la danse  
Elle me permet de me libérer  
De me lâcher  
Rythme et musique source d'imagination  
Des chorégraphies à l'infini.  
Parfois j'aime me retrouver  
Seule pour danser  
Me retrouver dans ma bulle,  
Seule avec moi-même.  
– (Carine)

Lors des jours de pluie  
Ici était le seul endroit  
Où j'étais à l'abri  
Dans un endroit oublié  
Je revoyais les ombres  
De mon enfance.  
Telle une lueur dans la nuit  
Pour décomposer ce refuge  
Au milieu d'une clairière  
Bondissaient les lièvres  
Que j'aimais tant regarder  
Précieux souvenir  
La joie de mon enfance.  
– (Johanna)

Mon endroit préféré  
Est un refuge que j'ai créé  
Légèrement éclairé  
Qui est pour moi enchanté  
C'est en réalité un souterrain  
Pas très grand ni très large  
D'où l'on entend un vent lointain  
Et les doux « éclaboussages »  
D'une cascade pas très loin  
À l'intérieur, deux fauteuils moelleux  
Pareils à de blanches guimauves  
Au-dessus un coussin paresseux  
D'un joli rose mauve  
Sur le côté un bureau en bois  
Des feuilles de dessin  
Une étagère là-bas  
Pleine de livres, de calepins.  
Cet endroit est merveilleux  
Et quand je n'ai plus de motivation  
Il me dit « Allez, vas-y ! »  
Et, tout de suite, elle revient  
L'inspiration.  
– (Magaly)

Je suis cette pierre  
Je ressemble à un nid d'abeille cramé  
Qui ressemble à une pierre avec des cratères.  
– (Gaspard)

Je suis cette pierre blanche avec une alvéole  
Et de l'autre côté une fleur  
Elle a un trou comme une alvéole vide.  
– (Lucia)

Je suis cette pierre  
Je ressemble à un nid d'abeille cramé.  
– (Naël)

Je suis cette pierre très belle  
Dorée et argentée et ronde  
Comme un soleil qui brille 1000 feux.  
– (Joshua)

Je suis cette pierre  
Qui ressemble à une pierre cramée  
Avec des trous petits avec une bosse.  
– (Marceau)

Je suis cette pierre  
Je ressemble à une carapace de tortue  
Bien douce.  
– (Kellan)

Je suis cette pierre  
Je ressemble à une carapace de tortue  
Bien douce.  
– (Kellan)

Je suis la pierre marron et blanche  
Je ressemble à un œuf.  
– (Bryan)

Je suis cette pierre avec des cristaux violets  
Elle pique et elle brille comme de la glace,  
En dessous blanche qui scintille comme des diamants.  
– (Agathe)

Je suis cette pierre qui ressemble à de l'or  
Qui brille comme le soleil  
Qui brille comme mille feux.  
– (Louis S.)

Textes écrits par les élèves  
de CP/CE1 de l'école primaire  
Auguste Migette, à Longeville-lès-Metz,  
avec Karine Cerf, à partir  
d'un ensemble de pierres et galets.

Je suis cette pierre avec des cristaux violets  
Elle pique et elle brille  
Je ressemble à de la glace.  
– (Camille)

Je suis cette pierre avec des couleurs  
dorées et grises  
Elle brille comme une luciole dans la nuit à minuit  
Elle ressemble aussi à une pomme de terre.  
– (Nina)

Je suis cette pierre avec des cristaux violets  
qui piquent  
Elle brille comme un lac  
En dessous il y a des cristaux blancs.  
– (Anna)

Je suis cette pierre qui ressemble à une peau sèche  
Et qui a des trous  
Et qui sent l'essence.  
– (Théo)

Je suis cette pierre avec une couleur dorée  
Comme un bijou.  
– (Zoé)

Je suis cette pierre et je suis rose et grise  
Quand je me lave je suis magnifique  
Je suis en forme de montagne,  
j'ai des bosses et plein de taches  
Je suis toute douce  
Elle est belle et je l'aime  
Je suis cette pierre avec des taches.  
– (Aliénor)

Je suis cette pierre rouge et noire  
Je ressemble à de la lave  
Je ressemble à une petite météorite  
Qui brille au soleil.  
– (Lucas)

Je suis cette pierre marron.  
– (Aly)

Je suis cette pierre  
Une peau sèche météorite œuf  
Il/elle brille  
Une oreille, une dent mouillée en dessous.  
– (Jorge)

Je suis cette pierre verte qui est dure  
Et qui est un peu noire et un peu blanche  
Elle est plate et ronde.  
– (Naël)

Je suis cette pierre une agate  
Et je ressemble à une oreille  
Je suis noire et grise.  
– (Aymeric)

Je suis cette pierre arbre  
Avec des cristaux violets et blancs. (Aeden)

Je suis cette pierre de cristaux violets  
Qui pique et brille  
Une glace une dent neige et blanche.  
– (Almase)

Je suis cette pierre avec des cristaux violets qui piquent  
Et je brille comme la glace en dessous  
De la neige blanche.  
– (Georgina)

Je suis cette pierre  
Cette pierre melon  
C'est sûr elle parle c'est sûr elle sent  
J'adore cette pierre.  
– (Mathis)

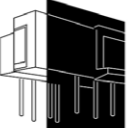
La pierre de lune ressemble à la lune,  
À la pleine lune, toute ronde.  
Elle fait 2 cm  
En bas de cette pierre, il y a un reflet orange.  
– (LucasR.)

Pierre cacahuète  
Cette pierre est drôle.  
Elle est drôle parce que c'est comme  
s'il y avait une autre pierre dedans.  
Elle est bleue, blanc, rose.  
– (Gabriel)

Pierre de lune  
Elle brille, elle est la plus belle  
Et on voit une pierre à l'intérieur de la pierre  
Elle est jaune et elle roule  
Elle ressemble à une lune  
Elle est la plus jolie de ce que j'ai vu de toute ma vie.  
– (Lou)

---

RÉCIT  
CHAZELLES



RÉSIDENCE  
D'AUTEURS  
& LABO

---



FIN

# THIRIA

Cette dixième publication de Récit'Chazelles rassemble quelques fragments issus des expérimentations littéraires journalières de Maud Thiria, intitulées *De ton vivant*, des chroniques mosellanes et incarnées, ainsi que des textes réalisés par les publics de la Bibliothèque de Scy-Chazelles, les étudiants de l'Université de Lorraine, les collégiens (Collège Jean Bauchez, Le Ban-Saint-Martin), et les écoliers de l'école primaire Auguste Migette (Longeville-lès-Metz), au gré de rencontres et de liens tissés avec l'écrivaine.

Poétesse et autrice de plusieurs recueils publiés depuis 2017, dont *Blockhaus*, *Trouée* et *Falaise au ventre*, plusieurs fois primés, Maud Thiria mène en parallèle un travail plastique et dessine sous le nom de Thiria Vinçon. Elle intervient régulièrement dans des lectures publiques et anime des ateliers d'écriture auprès de publics variés.

La Lorraine de son enfance et les plages normandes qu'elle parcourt régulièrement, marquées par les blockhaus, nourrissent une écriture volontairement dépouillée, tournée vers l'expression de l'insaisissable.

Le projet *De ton vivant*, au sein de Récit'Chazelles, explore l'intime et rejoint des thèmes universels comme la filiation, le territoire et le corps.

« *En contradiction avec les peurs et les guerres en nous et à nos portes, écrire ce qui vers la lumière traverse encore les êtres et les choses. Dans la lignée de mon arrière-grand-père lorrain Michel Thiria qui créait des vitraux pour les églises et tenait bon à sa façon en écrivant un journal de résistance, je souhaite que ce texte diffuse la lumière que représente mon père pour moi et ce depuis toujours puisqu'il m'a ouvert les portes de la poésie dès le plus jeune âge. Résister autant par la lumière de la pensée que par les étincelles de la langue poétique.* »